

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers/
Couverture de couleur
- Covers damaged/
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.
- Additional comments:/
Commentaires supplémentaires:

- Coloured pages/
Pages de couleur
- Pages damaged/
Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached/
Pages détachées
- Showthrough/
Transparence
- Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression
- Continuous pagination/
Pagination continue
- Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from: /
Le titre de l'en-tête provient:

- Title page of issue/
Page de titre de la livraison
- Caption of issue/
Titre de départ de la livraison
- Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

NOTRE CLOCHER

Abondance de biens ne nuit pas : puisqu'on le dit, il faut le croire, et pour ma part j'aurai en cet adage la foi la plus ferme, comme aussi la plus aveugle, car je ne pense pas en acquérir la connaissance expérimentale. Verrai-je même jamais ce que le poète appelait *l'aurca mediocritas* ? Il faudrait d'abord déterminer le sens de cette médiocrité dorée ; je trouve que le bon Horace, en épicurien consommé, n'en demandait pas mal. Je suis loin de l'abondance, vous le savez, je ne me trouve même pas arrivé à cette médiocrité qui suffisait à Horace, je n'ai que mille piastres et... j'en suis fort embarrassé ! Mon cas est très simple. — Vous connaissez notre chapelle : très belle à l'intérieur, je ne crois pas me tromper en disant que l'extérieur pourrait le disputer, mais tout juste, à quelque usine ou manufacture de Québec. Je vous assure que je ne m'en plaignais pas. Le bon Dieu possède là une demeure très convenable, nos enfants qui partagent sa bonne fortune prient de tout cœur dans ce beau sanctuaire ; aussi après avoir fait poser un ex-voto à St-Joseph pour le remercier de ses faveurs, je ne m'apercevais que fort peu de l'extérieur inachevé. D'autres y ont fait attention, et voilà que m'arrive un papier en bonne et due forme me promettant mille piastres, le jour où le clocher de notre église sera achevé. Le malheur c'est que pour achever le dit clocher il faudra le commencer, qu'en le commençant il faudra songer aux clochetons, et qu'il sera même avantageux de finir la façade. Vous voyez mon embarras ; si j'avais les mille piastres à ma disposition, je ne les mettrais pas si haut, mais la condition est expresse : c'est le clocher qu'il faut. C'est une violence qui m'est faite, bien douce à la vérité ;

avec la meilleure grâce du monde j'en subirais souvent de semblables, d'autant plus qu'avec une ou deux violences de ce genre et de cette force nous pourrions payer complètement les dépenses qu'entraîneront les derniers travaux de notre église.

Nous pourrions donc, d'ici à quelques mois, avoir, nous aussi, notre *amour-propre de clocher*; je sais bien qu'en échange je me ferai disputer un peu quand il faudra payer, mais que voulez-vous, ce seront des "*querelles de clocher*" quand on en a un il faut en subir les conséquences. Ce qui me console c'est que nous pourrions alors avoir *l'esprit de clocher*, mais soyez tranquilles, ce sera toujours, je l'espère, l'esprit de Charité.

Ces flèches élancées ont, comme les cloches qu'elles renferment, leur signification mystique. Elles nous font songer au ciel dont elles semblent indiquer la route; de leurs hauteurs, les cloches chantent joyeusement, n'est-ce pas la prière qui monte vers le ciel pour implorer le pardon, demander la paix, emprunter au ciel un peu de son allégresse? Ce modeste clocher dira tout cela. Il sera comme le couronnement de cette œuvre du Patronage, faite de charité: il redira au loin le dévouement du pauvre et du riche qui depuis bientôt 40 ans ont donné le pain du corps et de l'intelligence à des milliers d'enfants délaissés, il portera sans cesse vers Dieu la prière de la reconnaissance pour tous les amis de ceux qui souffrent, il attire sur eux les récompenses promises à la charité.

Le bon Dieu nous a envoyé providentiellement presque la moitié de la somme nécessaire à ces constructions, il n'est pas téméraire de répondre à son invitation. Sera-ce téméraire que de compter sur nos amis pour compléter la somme? Je ne le pense pas. Vous verrez une liste dans ce numéro; cette liste comprendra 50 petits carrés. Vous trouverez bien cinquante personnes vous donnant chacune deux cents: à chaque deux cents vous percez un petit carré et sans vous en apercevoir vous trouverez une

piastre. Si vous reculez devant ce travail, donnez cette liste à un enfant, et au bout de quelques jours vous le verrez revenir triomphant, rapportant le montant des cinquante souscripteurs. Si vous préférez payer la piastre de votre bourse, je ne voudrais pas vous contrarier. A tous ceux qui nous renverrons cette feuille avec la piastre demandée, nous serons heureux d'offrir une magnifique photogravure représentant notre Eglise et son fameux clocher.

A l'œuvre donc. C'est une *question de clocher*, mais elle a son importance.

A. NUNESVAIS,

Prêtre de la Cong. des FF. de St-Vincent de Paul.



VIE D'HENRI PLANCHAT

(Suite)

Cette vie dévorante avait son principe dans une union intime avec Dieu, dans un renoncement complet à soi-même. Quand il célébrait la sainte messe il ne pouvait contenir son amour, et souvent on l'entendait s'écrier " Ah mon bon maître ! ah mon bon, mon adorable maître ! "— Convaincu que le travail ne peut être fécondé que par la prière il recommandait à tous ses entreprises charitables. Vaincu parfois par le sommeil, au retour de ses courses apostoliques, il se mettait à cirer lui-même le parquet du sanctuaire afin de se tenir éveillé et de continuer sa prière.

Ses labeurs incessants ne lui semblaient pas suffire pour payer son tribut à la mortification, aussi avait-il recours aux disciplines, aux chaînes de fer. Il prenait son repos sur une méchante paillasse, se contentant d'un fond de chaise en velours pour oreiller. Le dimanche, tout entier à ses enfants et à ses pauvres, il restait depuis le matin jusqu'à dix heures du soir sans songer à prendre de nourriture, et encore, lorsqu'il finissait à s'occuper de lui, venait-on le déranger pour des malades, dans ce cas il partait à l'instant, laissant le repas à peine commencé.

Cette vie surmenée, semblerait à première vue, incompatible avec la régularité religieuse, cependant le P. Planchat fut sous ce rapport un modèle. Il s'excusait humblement de ses retards, demandait les plus petites permissions. Le samedi soir, il donnait à ses supérieurs le produit de ses quêtes, se méfiant de sa charité et craignant de donner en dehors de l'obéissance, durant cette journée du dimanche passée au milieu des pauvres.—Son humilité était très grande, on le vit plus d'une fois se mettre à genoux devant celui qu'il croyait avoir offensé, pour obtenir son pardon. Mort à lui-même, il l'était aussi à sa famille, qu'il chérissait pourtant de toute son âme. Sa sœur, entrée chez les Sœurs de St Vincent de Paul, avait été envoyée à Constantinople. Revenue à Paris, après

plusieurs années d'absence, elle eut toute les peines du monde à obtenir quelques minutes de conversation du P. Planchat, et encore, les pauvres firent tout le sujet de l'entretien. Quand de sa prison, il écrit à sa famille, c'est pour lui recommander ses pauvres qu'il ne peut plus soulager, ou les fournisseurs qu'il n'a pas eu le temps de payer.

Une lettre à sa sœur qui lui reprochait son long silence, nous révèle toute son âme : " Voudrais-tu que je prisse sur le temps de mes catéchismes, ou de mes confessions, ou bien que je renvoyasse quelque pauvre sans l'avoir satisfait, et cela pour te procurer le plaisir de lire des lettres écrites à tel prix ? Moissonnons, moissonnons pendant la vie, et ne perdons rien d'un temps si précieux, qui ne nous est donné que pour gagner le ciel, et dont chaque moment peut augmenter mon mérite. " Cette moisson se continuait bien avant dans la nuit. " Il y a tant de choses que je suis obligé de remettre à la nuit, dit-il encore à sa sœur, une correspondance urgente, des confessions prolongées jusqu'au matin pour faciliter à mes pauvres apprentis, le moyen de s'approcher des sacrements. "

Au milieu de ses préoccupations, de ses courses, il conserve le calme intérieur. A la suite d'une retraite qu'il fit vers cette époque, nous lisons ces notes : " En allant par les rues, à la recherche de mes pauvres apprentis, de mes pauvres enfants du catéchisme, je méditerai de temps en temps sur l'enfer, afin de travailler plus généreusement à les y arracher. "

C'est cette vie intérieure qui féconda le ministère de cet apôtre du peuple, dans le quartier ouvrier de Charonne. Redire ses conquêtes serait trop long, citons quelques traits au hasard, nous les prenons dans les notes laissés par le P. Planchat lui-même :

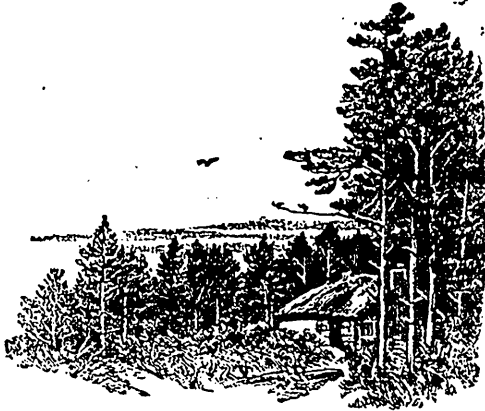
—Voyez, je vous ai amené maman, me disait le 24 décembre, à dix heures du soir, un jeune homme ramené, lui aussi, après six mois.

—Eh bien, ma bonne dame vous êtes venue, n'est-ce pas, pour vous confesser ? —Oh ! je connais trop ma religion pour cela ; il faut être préparée, et je ne le suis point ! —Tenez, allez donc dire deux mots au bon père Jésuite qui confesse près de la porte, il vous indiquera la

manière de vous bien confesser pour plus tard.— Mais vas-y donc, maman, ajouta son fils.—La mère obéit.—Elle s'entretint un quart d'heure avec le ministre de Dieu et, à la messe de minuit elle communie. Deux jeunes filles qui l'avaient accompagnée, se confessent à son exemple, et communient à la messe suivante. Quant à elle, ce ne fut pas trop de quatre messes. Elle ne se décida à se retirer que lorsque tous les cierges de l'autel furent éteints. Quand le jeune homme reprit le bras de sa mère pour s'en aller, il me dit à l'oreille : “—Elle s'est bien fait prier maman ! aussi, elle n'y avait pas été depuis vingt ans.”

Il saisissait toutes les occasions pour ramener ces pauvres âmes d'ouvrier. C'est encore le P. Planchat qui va parler : “A la première communion du 14 avril, l'assistance des parents à la messe fut plus nombreuse que jamais. Les trois quarts des mères, et bon nombre de frères et de sœurs ont communie. Un brave Picard était venu la veille me demander ce qui manquait au juste, à l'habillement d'un pauvre petit cordier, son neveu.— Brave ami lui dis-je, voilà deux fois en quatre mois que vous aurez habillé cet enfant, car vous l'avez déjà, pour le premier de l'an, débarrassé de ses haillons. Un homme qui se dévoue ainsi à un pauvre enfant timide et lent d'esprit, le fait certainement par un sentiment que Dieu doit bénir : allez donc trouver le bon Père qui confesse ici, et vous communiez demain avec votre petit protégé.—Mais c'est qu'à vrai dire, Monsieur l'abbé... il y a longtemps, mais n'importe, j'y vais !... Une demi-heure après, je vois mon homme debout dans la chapelle : “Que faites-vous là mon brave ami ?—Je fais mon chemin de croix. Puis me prenant les mains, et les larmes aux yeux :—Monsieur, je vous remercie.”

(A suivre.)



LES EXPLOITS D'UN DISCIPLE DE SAINT - HUBERT.

(Pour les Fleurs de la Charité.)

I

UNE CHASSE A L'OURS.

Au moment de commencer l'histoire merveilleuse de mes aventures de chasse et de pêche, je tiens à faire une déclaration de principe, pour mettre fin aux insinuations malveillantes de certaines personnes jalouses de ma bonne fortune. Il se rencontre tous les jours de ces pêcheurs ou des chasseurs malchanceux, qui révoquent en doute les faits les plus authentiques, lorsqu'ils dépassent tant soit peu les piètres résultats de leurs propres expéditions. Ils oublient sans doute que la solitude des bois et le cours tranquille des rivières, loin de porter au mensonge ou même à l'exagération, habituent l'âme à la plus stricte franchise.

Si quelqu'un de mes lecteurs, après cette énergique revendication, osait mettre en doute ma véracité, qu'il vienne n'importe quel jour m'inviter à une excursion de pêche ou de chasse, et je promets de lui faire voir des

merveilles si grandes, qu'il comprendra que ces récits, loin d'être exagérés, ne contiennent que les plus humbles de mes aventures.

C'est au printemps de 1878 que je me rendis pour la première fois le long du Saint-Maurice, qui alors ne retentissait pas des bruits d'immenses usines. Après mille fatigues nous arrivâmes à l'embouchure de la rivière Bostonnais où nous nous proposions de chasser l'orignal et le caribou. Mais la Providence en avait ordonné autrement.

Nous campâmes sur les rives de la Bostonnais. Pendant que mes compagnons dressaient la tente et allumaient le feu, je pénétrai dans les bois, avec mon fidèle compagnon, une carabine de l'ancien temps que je ne changerais pas pour tous les fusils modernes. C'était une véritable pièce de sûreté, et les deux balles logées dans les canons ne manquaient jamais de se rendre à leur adresse. J'avais pénétré assez loin dans les bois, lorsque j'entendis un bruit de pas et un craquement de branches rompues. Que vis-je ! Deux ours énormes qui s'en venaient au petit trot à ma rencontre. Dire que je ne fus pas un peu surpris, serait faire un accroc à la vérité. Mais je fus bientôt remis de ma légère frayeur, et je me préparai à la rencontre de ces furieux animaux.

Sans doute, le long jeûne de l'hiver les avait enhardis, car autrement on ne saurait guère expliquer leur audace de s'avancer contre un ennemi aussi redoutable. Ils étaient de forte taille, et semblaient décidés à me croquer, sans même demander mon consentement, que du reste j'aurais refusé.

J'aurais bien pu envoyer une balle dans la tête de chacun d'eux, mais quelle gloire y aurait-il eu dans un semblable massacre ? Le premier chasseur venu, avec un peu de nerfs, en aurait fait autant.

Je pris donc le parti de fuir, après avoir lancé à la tête des ours les paroles les plus provocatrices. Les bêtes le prirent en mauvaise part et sa mirent à ma poursuite. Nous arrivâmes tous ensemble au bord d'une clairière, et c'est là, que grim pant dans une épinette je me préparai à des actes de valeur.

Les deux carnassiers se pressaient au pied de l'arbre, se bousculant, se disputant l'honneur de mettre le premier

la dent sur ma chair succulente. Je crus devoir me mêler un peu de cette lutte, sans égard au principe de non intervention.

J'épaulai soigneusement mon fusil, et choisissant un moment où les têtes des deux animaux se trouvaient rapprochées, j'envoyai une balle qui enleva l'extrémité de l'oreille de chacun d'eux. Par Saint Hubert ! je n'entendis jamais pareil vacarme ! J'avais devant moi deux bêtes rendues furieuses par une blessure, et une seule balle à leur opposer ! Trop tard je reconnus mon imprudence.

Cependant je me hâtai de mettre dans le canon du fusil une nouvelle charge de poudre, et déjà l'arrivée du premier ours à quelques pieds de moi m'obligeait à prendre sans délai des mesures de sûreté personnelle. Bien plus, le deuxième ours se préparait à suivre le premier.

Que faire ? Je tire, et la bête la plus rapprochée ne tarde pas à recevoir un coup mortel. Elle tombe et arrive sur la tête de son malencontreux compagnon, et le renverse par terre. Le survivant, prenant cet assaut pour une insulte volontaire, se jette sur le défunt et commence à le lacérer de ses griffes : c'était pour moi le temps de recharger mon fusil, mais j'étais tellement surpris des agissements de la bête, que je m'oubliais à la regarder.

L'ours commençait à s'apercevoir qu'il y avait quelque chose d'inusité dans son compagnon et il jetait sur moi un oeil qui semblait dire : " Vous pourriez bien être la cause de tout cela. "

Sentant qu'il y avait du vrai dans ce soupçon, je me hâtai de mettre dans mon fusil une bonne charge de poudre, à laquelle je voulus ajouter une bonne et solide balle ! Mille tonnerres ! je n'avais que du plomb à canard. Le mettre en place, ajouter une bourre fut l'affaire d'un moment. Je pris vivement de la poudre, en chargeai l'autre canon, et . . . Il n'y avait plus rien à faire, l'ours revenait. Il avait examiné toute l'affaire et avait reconnu que j'étais seul coupable. J'avais vraiment tué son compagnon et ce meurtre demandait vengeance, sans compter que sa blessure personnelle venait ajouter un second grief au premier.

Et dire que je n'avais que quelques plombs à canard pour lutter contre tant de colère ! Sans doute, cette

charge tirée dans la gueule ou l'oreille du carnassier aurait été suffisante, mais comment y parvenir ?

Tout-à-coup, un de ces traits de génie qui, plus d'une fois m'ont illuminé dans un moment de péril, me traversait l'esprit. Si je l'aveuglais avant de lui envoyer ma décharge de plomb. Cette idée m'arrivait à propos, car l'arbre craquait sous les efforts de l'animal qui s'apprêtait à me dévorer, chose à laquelle j'avais mille objections. Je tournai mon fusil, je laissai l'ours s'approcher, et je lui envoyai toute la décharge dans les yeux. L'ours lâcha un tel hurlement, que je me crus mort. Il semblait ne plus rien voir et bientôt il se mit à redescendre.

Ne voulant pas perdre une aussi belle proie, je me mis à le suivre.

Arrivé sur le sol, l'animal s'arrêta. Le lecteur s'imagine sans doute que je m'approchai avec précaution, et visant une partie vitale, j'achevai ma victime. C'eût été facile, c'eût été vulgaire, par conséquent je n'en fis rien.

Je poussai l'ours de mon fusil. En vain courait-il en mille endroits, je ne lui laissait aucun répit. Il se heurtait au tronc des arbres, tombait dans les creux du terrain, espérant m'atteindre. J'échappais d'autant plus facilement à ses poursuites, parce qu'il était aveugle, ou peu s'en faut.

Tout-à-coup, je m'aperçus que le soleil avait disparu derrière l'horizon, et que bientôt la nuit envelopperait les bois d'un voile de ténèbres, et que je me trouverais seul avec cette bête. Non que j'eus peur ! La peur m'est inconnue, ou plutôt je ne l'ai connue qu'une fois, lorsque mais ce sera l'objet d'un autre récit, si jamais l'occasion s'en présente.

Je m'approchai de l'ours et lui donnai un coup de pied. La bête se retourne furieuse. Je lui présentai le canon de mon fusil et l'en poussai avec force. L'ours alors le saisit de sa gueule et au moment où il se croyait sûr du succès, je lui envoyai la décharge. L'effet fut épouvantable. Le crâne vola en éclat.

J'étais vainqueur, vainqueur incontesté, j'avais devant moi deux ours, dont les peaux ornent encore mon cabinet de chasseur. C'est là qu'on peut les voir et s'assurer de ses propres yeux de la véracité de ce récit.

THOMAS DE VAL ROBERT.

LA CHARITÉ AU XVIII^e SIÈCLE



Notre siècle a le droit d'être fier, et peut énumérer avec un légitime orgueil les prodiges charitables qu'il a vus éclore dans notre France chrétienne; mais, de grâce, ne dédaignons point ce qui s'est fait avant nous. Osons même nous avouer que presque tout ce que nous faisons a été, ou réalisé, ou deviné, dans le temps jadis. *Nil sub sole novum*: même sous le soleil de la charité, il n'y a rien de bien nouveau, que des renouvellements.

Et pour ne pas remonter au déluge, rappelons-nous qu'au dix-septième siècle, le *grand siècle* à tous égards, il y avait des œuvres, toutes sortes d'œuvres, établies pour le bien spirituel et temporel de toutes les classes; non seulement— cela va sans dire— pour les artisans et gens de métier, qui tous avaient depuis longtemps leurs corporations et confréries; non seulement pour les malades et les incurables qui avaient leurs Hôtels-Dieu servis par des milliers de Frères et de Sœurs, pour l'amour de Dieu; non seulement pour les Quinze-Vingts, qui avaient leur véritable "cité-modèle," fondée par Saint-Louis; mais pour toutes les autres misères. Pour les truands, quémands et citoyens des cours de miracles, à qui la duchesse d'Aiguillon ouvrit l'hôpital général de la Salpêtrière autre cité-modèle, et que Bossuet nommait une "nouvelle ville" pour les orphelins, enfants abandonnés et filles repentantes; pour les galériens et prisonniers; notamment les prisonniers pour dettes, dont Mlle de Lamoignon était la protectrice et pourvoyeuse; puis, pour les vagabonds sans feu ni lieu; car cette admirable *Hospitalité de nuit*, qui chez nous date d'hier, fut organisée à Paris sous le règne de Louis XIV. Notons encore les "*Fourneaux de charité*" que la bienfaisance moderne croit peut-être avoir inventés, mais qui existaient dans les rues de Paris, sous le nom de l'*Œuvre des Bouillons*; et les visites des pauvres et malades que pratiquent si généreusement depuis Ozanam, nos *Conférences de St Vincent de Paul*, mais où s'exerçait activement au dix-septième siècle, les *Fraternités* ou confréries composées d'hommes et de femmes du monde, qui, allaient visiter les malades chez eux et

portaient des secours à domicile. Chose peut-être plus inconnue : ces *Jardins ouvriers*, dont on parle tant et avec raison, depuis cinq ou six ans, eurent pour créateur Louis XIV en personne, qui partagea entre les familles de marins français les dunes de Port-Mardyck. Si nous avons aujourd'hui des *Dames Catéchistes*, qui se dévouent, dans combien de paroisses, à l'instruction chrétienne de l'enfance, il y en avait au dix-septième siècle. Quand la cour était à Fontainebleau, Mme de Maintenon partait du château, pour aller, avec Mme de Dangeau et Mlle d'Aumale "prêcher aux écoles" — surtout à la petite école du village d'Avon. Nous avons des œuvres pour les *gens de service* ou *gens de maison* ; mais serait-il bien possible de reprendre aujourd'hui l'œuvre, alors existante, pour évangéliser les cochers et laquais, au moment où ils gardaient le carrosse de leur maîtresse qui était allée, comme Mme de Sévigné, "en Bourdaloue" ?

Pendant ce temps-là les missions renouvelaient la foi dans les provinces du Nord et du Midi ; des missionnaires français travaillaient au Canada, au Levant, dans les Indes, en Chine, dans les îles françaises d'Afrique, y compris Madagascar, et, sur les côtes barbaresques ils rachetaient, du vivant de St Vincent de Paul, jusqu'à douze cents captifs chrétiens.—De quelque côté qu'on se tourne au dix-septième siècle, on voit l'Église qui va au peuple pour le mener à Dieu : et tandis que Bossuet, de sa grande voix, proclame *l'Eminente dignité des pauvres* ; que le roi bâtit pour ses soldats blessés et invalides un hôpital qui est un palais ; que les premiers princes du sang soignent, dans leur hospice de Chantilly, des vieillards qu'ils nomment les "Cadets de Condé", le bienheureux de La Salle ouvre pour l'enfance des écoles gratuites, où les premiers livres sont le crucifix et la Croix-de-par-Dieu. Au surplus, un nom résume, au grand siècle, toute l'action de l'Église au service des petits, des malheureux, du peuple qui peine ou qui pleure : c'est le nom de St Vincent de Paul.

Après Vincent de Paul, que reste-t-il à faire, sinon à étudier ce modèle, à le copier et reproduire ? Après lui, on n'invente plus ; la perfection, c'est de l'imiter en lui demandant de bénir nos œuvres présentes et futures.

LUDOVIG

(Suite)

Au bout d'un instant il sortit et se cacha. Il soupçonnait vaguement que sa figure était effrayante; car les choses violentes et voisines de la folie sont pleines de lucidité. Son instinct le portait à se cacher. Mais il ne se cacha pas toujours. Il avait passé la nuit dans la cave. Vers l'heure du déjeuner, il reparut, poussé par l'instinct de ne pas se trahir et de respecter ses habitudes.

Anna, qui le vit la première, jeta un cri. Les cheveux de son père, noirs la veille, étaient blancs ce matin. Elle alla prévenir sa mère. Le déjeuner fut terrible. On se mit à table, mais personne ne mangea. Ludovic épiait les paroles qui auraient pu sortir de la bouche des deux femmes; car peut-être elles allaient prononcer le mot, et toute conversation prenait dès lors pour lui un suprême intérêt.

Mais personne ne parla. Chaque bouche qui s'ouvrait pouvait prononcer le mot. Dès lors toute articulation d'une langue, d'une lèvre humaine devenait pour Ludovic quelque chose de sacré comme l'espérance. — Je le reconnaitrai, se disait-il, quand quelqu'un le prononcera. Il me semble que c'est un mot qu'on prononce très souvent.

Quand Amélie entra dans la salle à manger, à la vue des cheveux blancs, elle dit tout bas en regardant sa fille : — Oh ! mon Dieu !

Ludovic qui ne perdait aucune syllabe, tressaillit quand le mot Dieu fut prononcé, mais il tressaillit sans reconnaître.

Alors il prit un livre. — Je rencontrerai le mot, se dit-il.

Et il lisait, et il lisait, et il ne rencontrait pas le mot. ou, s'il le rencontrait, il ne le reconnaissait pas. Le premier livre qui lui tomba sous la main fut un livre d'astronomie. — Ce n'est pas cela, dit-il. Un instinct vague le portait vers les livres de piété. Il en demanda un à sa femme qui trembla d'étonnement et qui dit à Anna :

— Est-ce qu'il se convertirait ?

— Non, répondit Anna, car sa figure est toujours sombre.

Il lut et ne trouva pas. Alors il prit le dictionnaire. Il lut et ne trouva pas. La page qui contenait le mot *Dieu* était collée. Ludovic la sauta sans s'en apercevoir. Il arriva à l'I, et au mot *Idole*, il jeta un cri. Ce qui se passa en lui, échappe à l'analyse. Il croyait que c'était le mot, et il sentait que ce n'était pas lui. Moralement, pour Ludovic, c'était lui. Matériellement, ce n'était pas lui. Alors il chercha un dictionnaire des synonymes, mais les ironies de la langue l'égarèrent, au lieu de l'éclairer. Il lui semblait entendre autour de son désespoir les ironies du langage qui lui cachait le trésor et ne lui montrait que ses voisins. Comme il arrive quand les enfants jouent à cache-cache, le langage lui disait par moment : *tu brûles, tu brûles* ; mais au moment de se livrer, le mot branlait et disparaissait dans l'inexorable nuit d'un oubli sans retour.

— Voyons un peu, se dit-il, dans quel ordre d'idées étais-je, quand j'ai choisi le mot ? J'avais pris : *Amor*, puis *Meus*. Il s'agissait de ce qu'on aime, de ce qu'on peut aimer, de ce qui est aimable, de ce qui est adorable. — Voyons, qu'est-ce qu'on peut adorer ?

A ce dernier mot, la pensée de Ludovic qui avait essayé de se ressaisir, et de devenir froide pour devenir lucide, s'échappa et mourut dans un cri de douleur.

— Ah ! mon Dieu, cria-t-il, s'arrachant les cheveux et se roulant par terre, ah ! mon Dieu ! mon Dieu !

ET IL DISAIT LE MOT

ET IL NE LE RECONNAISSAIT PAS !

Il ne le reconnaissait pas, parce que ce n'était pas un mot, c'était un cri ! Et il ne savait pas que le cri était un mot ! Symbolisant à lui seul tout le peuple des idolâtres qui prononcent le nom de Dieu dans les accidents d'une phrase banale ou dans les contorsions d'une phrase désespérée, il se roulait par terre, en criant : — Ah ! mon Dieu ! mon Dieu ! Et le nom de Dieu, à force de ne plus rien signifier pour son esprit, ne signifiait plus rien, même pour son oreille. A force de ne rien signifier, ce mot avait fini par ne plus être, pour Ludovic, un mot. A force de n'avoir pas pour Ludovic de sens, ce mot avait fini par n'avoir plus, pour Ludovic, de son !

—Et il se roulait par terre, les yeux hors de la tête, criant : Mon Dieu ! mon Dieu !

Et il cherchait dans son esprit, il cherchait d'une recherche désespérée le mot qui était sur ses lèvres, et le mot fuyait d'une fuite éternelle, parce qu'il était vide !

VII

La mémoire est un univers où les mots sont tenus et retenus à leur place par leur sens qui est leur poids ; le mot qui n'a plus de sens s'écoule comme de l'eau.

— Demain, se dit-il, ou j'aurai trouvé le mot, ou j'aurai cessé de vivre. Il n'avait pas le projet arrêté du suicide. Mais les situations violentes de l'âme mettent à découvert les choses cachées ; elles soulèvent quelqu'un des voiles sous lesquels l'inconnu dort. Les ténèbres serrées sont traversées par des éclairs, et Ludovic vit dans un éclair que l'instant suprême approchait.

Au même moment, Anna, dans sa chambre, se sentit lassée d'une lassitude inconnue. C'était ce moment où l'on ne peut plus supporter l'existence. Une agitation profonde s'empara d'elle.

—C'est fini, dit-elle. Je ne puis plus ! ô mon Dieu ! Je ne puis plus.

Le père et la fille disaient à la fois : *mon Dieu !* le même jour, à la même heure ; ils le disaient à la fois, mais ils ne le disaient pas ensemble. Pour l'un et pour l'autre ce n'était pas un mot, c'était un cri. Mais, pour le père, c'était un cri vide, partant d'un cœur mort. Pour la fille, c'était un cri plein partant d'un cœur vivant. Pour le père, c'était moins qu'un mot. Pour la fille, c'était plus qu'un mot, plus qu'une idée, plus qu'un sentiment, c'était l'âme qui éclatait.

Quant à Ludovic, il allait devant lui, répétant : *Demain ! demain !* Et ce mot persistait dans son égarement.

Voici comment les choses s'étaient passées : voici le résumé de la vie de cet homme.

L'or, valeur représentative des choses, l'or qui n'est rien sans elles, avait dévoré les choses, et s'était fait adorer indépendamment d'elles, pour lui-même. Ensuite

l'or s'est identifié avec le coffre. Ensuite le mot du coffre, sans lequel le coffre n'était rien, le mot, valeur représentative de l'or, avait dévoré l'or lui-même. L'espèce avait dévoré les substances. Maintenant l'espèce de l'espèce dévorait l'espèce. Dieu avait été d'abord dévoré dans l'âme de Ludovic par les substances créées, puis les substances par les espèces, puis les espèces par le mot qui les représentait, et ce mot était le mot :

DIEU.

Dieu était le point de départ et le point d'arrivée. Ludovic qui avait fui Dieu, cherchait, le nom de Dieu, et ne le trouvait pas.

LE NOM DE DIEU VENGEAIT DIEU.

Ce soir-là, Amélie et Anna tremblèrent d'un tremblement inconnu. Au moment où Ludovic remontait l'escalier, Mirro passait devant lui, la queue en l'air, et se jetait, avide de caresses, entre les jambes de ses deux maîtresses. Le chien, voyant l'avare, fit entendre un grognement et courut aux deux femmes comme pour les consoler. Ludovic le regarda fixement. C'est pourquoi les deux femmes tremblèrent.

Le lendemain matin, Ludovic sortit comme à son ordinaire : comme à son ordinaire aussi, il revint avec un acheteur. Celui-ci avait un fouet à la main. C'était ce moment hideux et effrayant où les deux femmes se disaient chaque jour :— Quelle partie de nous-mêmes va-t-il nous arracher aujourd'hui ? Quelle dernière ressource, quelle dernière consolation allons-nous perdre ? Quel morceau de notre vie va se détacher de nous ? Quelle victime va brûler sur l'autel du démon ?

Ce jour-là, leur anxiété était plus terrible qu'à l'ordinaire. Quelque chose d'inouï pesait sur l'âme des deux femmes.

(A suivre.)

Les Dames de Charité



Encore une création de St Vincent de Paul, création qui se développerait sur le sol chrétien du Canada. Les Dames charitables y abondent, mais leur charité ne pourrait-elle pas être mieux organisée ? elle y gagnerait cette force, résultat de l'union. Disons-le même, le dévouement ne va pas assez loin, car la plupart du temps le pauvre n'est pas secouru chez lui, et quand on peut le faire cette façon d'accomplir le bien l'emporte en résultats sur toutes les autres manières de venir en aide à eux qui souffrent.

La société des Dames Compatissantes rentre bien dans cet esprit, mais elle a un but particulier, et de plus, cette œuvre si belle ne se recrute que parmi une élite, alors que bien des personnes pourraient, outre leur argent, donner leur temps aux pauvres. Que de bien elles se feraient à elles-mêmes, et que de consolations entreraient dans la maison du pauvre.

Lorsqu'il organisa cette œuvre qui devait donner aux femmes de toutes les classes l'occasion de se dévouer, St Vincent de Paul était curé de Châtillon les Dombes. Voici les faits, d'après un des historiens du Saint :

“ Le bon curé allait monter en chaire, un jour de fête, lorsque madame de la Chassaigne vint le prier de recommander au sermon une malheureuse famille réduite à la misère et en proie à la maladie, qui habitait à une demi-lieue de la ville. Le prédicateur change aussitôt de sujet, et il se met à parler de l'assistance et des consolations que l'on doit aux pauvres, surtout aux malades. Ses paroles furent si tendres, si persuasives, qu'au sortir de l'église beaucoup de personnes s'empressèrent de porter à ces pauvres gens toute sorte de provisions. Et, allant lui-même après vêpres à la chaumière, il eut une douce surprise de rencontrer un si grand nombre de ses paroissiens occupés à mettre en action ses paroles. Mais, à la vue des uns et des autres qui allaient et venaient par groupe, le tendre pasteur pensait en lui-même : “ Voilà une grande charité qu'ils exercent, mais elle n'est pas bien réglée. Ces pauvres malades auront trop de provi-

sions à la fois, dont une partie sera gâtée et perdue, et puis après ils retomberont en leur première nécessité." Avec ce sens pratique qui est un des traits de ses œuvres, il avisa immédiatement aux moyens de mettre de l'ordre dans l'assistance des malades, afin qu'à l'avenir ils puissent être secourus pendant tout le temps de leur maladie. Ayant fait part de ses projets à quelques-unes des dames les plus zélées et les plus fortunées de la paroisse, il les réunit en association et leur donna des règles qu'il fit ensuite approuver par l'autorité ecclésiastique ; et ainsi commença la confrérie de la charité pour l'assistance corporelle et spirituelle des pauvres malades.

La lecture du règlement donné à ces dames nous permettra de voir le sens pratique du Saint. Nous le publions tel qu'il fut écrit par Saint Vincent de Paul.

Règlement de la Confrérie de la Charité.

La Confrérie de la Charité est instituée pour honorer Notre Seigneur Jésus-Christ patron d'icelle, et sa sainte Mère ; et pour assister les pauvres malades des lieux où elle est établie, corporellement et spirituellement ; corporellement, en leur administrant leur boire et leur manger, et les médicaments nécessaires durant le temps de leurs maladies ; et spirituellement, en leur faisant administrer les sacrements de pénitence, d'Eucharistie et d'extrême-onction, et procurant que ceux qui mourront partent de ce monde en bon état, et que ceux qui guériront fassent résolution de bien vivre à l'avenir.

La confrérie sera composée d'un nombre certain et limité de femmes et de filles ; celles-ci, du consentement de leurs pères et mères, et celles-là de leurs maris ; lesquelles éliront trois d'entre elles, en présence de M. le curé, à la pluralité des voix, de deux ans en deux ans, le lendemain de la Pentecôte, qui seront leurs officières ; dont la première s'appellera Supérieure ou Directrice ; la seconde, Trésorière ou première Assistante ; et la troisième, Garde-meuble ou seconde Assistante. Ces trois officières auront l'entière direction de la dite confrérie. De l'avis de M. le curé, elles éliront aussi un homme de la paroisse, pieux et charitable, qui sera leur procureur

La supérieure prendra garde à ce que le présent règlement s'observe ; que toutes les personnes de la confrérie

fassent bien leur devoir, elle recevra les pauvres malades de la dite paroisse qui se présenteront, et les congédiera de l'avis des autres officières.

La trésorière servira de conseil à la supérieure ; gardera l'argent de la confrérie dans un coffre à deux serrures différentes, dont la supérieure tiendra une clef, et elle l'autre, excepté qu'elle pourra tenir entre ses mains un écu, pour fournir au courant de la dépense ; et rendra compte à la fin de ses deux années, aux officières qui seront nouvellement élues, et aux autres personnes de la confrérie, en présence de M. le curé et des habitants de la paroisse qui désireront s'y trouver.

La garde-meuble servira aussi de conseil à la supérieure ; gardera, reblanchira et raccommoquera le linge de la dite confrérie, en fournira aux pauvres malades quand il sera besoin, de l'ordre de la supérieure, et aura soin de le retirer et en rendre compte à la fin de ses deux années, comme la trésorière.

Le procureur tiendra un contrôle des quêtes qui se feront à l'église ou par les maisons, et des dons qui se feront par les particuliers ; donnera les quittances ; procurera la manutention de ladite confrérie, et l'augmentation des biens d'icelle ; dressera les comptes de la trésorière, si besoin est : aura un registre dans lequel il copiera le présent règlement, et l'acte de l'établissement, le faisant collationner, si faire se peut : il écrira dans le même registre le catalogue des femmes et des filles qui seront reçues à la confrérie, le jour de leur réception et de leur décès ; les élections des officières : les actes de la reddition des comptes, le nom des pauvres malades qui auront été assistés par la confrérie, le jour de leur réception, de leur mort ou de leur guérison ; et généralement ce qui s'y passera de plus notable et remarquable.

Les sœurs de la confrérie serviront chacune leur jour les pauvres malades qui auront été reçus par la supérieure ; leur portera chez eux leur boire et leur manger apprêté, quêteront tour à tour à l'église et par les maisons, les dimanches et les fêtes principales et solennelles ; donneront la quête à la trésorière, et diront au procureur ce qu'elles auront quêté : elles feront dire une messe à l'autel de la confrérie tous les premiers ou troi-

sièmes dimanches des mois à laquelle elles assisteront : et ce même jour elles se confesseront et communieront, si la commodité le leur permet ; et assisteront aussi ce jour-là à la procession qui se fera entre les vêpres et complies, où se chanteront les litanies de notre Seigneur ou celles de la Vierge ; elles en feront de même tous les ans, le 14 Janvier, qui est la fête du nom de Jésus leur patron.

Elles s'entre-chériront comme personnes que notre Seigneur a unies et liées par son amour ; s'entre visiteront et consoleront en leurs afflictions et maladies ; assisteront en corps à l'enterrement de celles qui décéderont, communieront à leur intention, feront chanter une haute messe pour chacune d'icelles ; elles feront de même pour M. le curé et pour leur procureur, quand ils mourront ; elles se trouveront pareillement en corps à l'enterrement des pauvres malades qu'elles auront assistés, feront dire une messe basse pour le repos de leurs âmes : le tout sans obligation à péché mortel ou véniel.

Il sera donné à chaque pauvre malade pour chaque repas, autant de pain qu'il en pourra suffisamment manger, cinq onces de veau ou de mouton, un potage et un demi-setier de vin, mesure de Paris..

Aux jours maigres, on leur donnera, outre le pain et le potage, une couple d'œufs ou un peu de beurre ; et pour ceux qui ne pourront user de viande solide, il leur sera donné des bouillons et des œufs frais quatre fois le jour, et une garde à ceux qui seront en extrémité, et qui n'auront personne pour les veiller.

LE COURAGE DE St FRANÇOIS DE SALES

Saint François de Sales, l'un des hommes les plus doux que le christianisme ait produit, était d'un courage héroïque, lorsqu'il croyait avoir un devoir à remplir. Entre plusieurs traits que l'on pourrait citer de sa pieuse témérité, en voici un qui est spécialement digne d'être remarqué.

Ayant reçu d'Henri IV, écrit l'un de ses historiens, M. le comte de Ségur, l'ordre de se rendre à Gex pour conférer avec le baron de Luz, lieutenant général du roi, sur des mesures urgentes, intéressant l'exercice du culte catholique, il partit sur-le-champ avec une suite de douze personnes. Il trouva le Rhône infranchissable par suite de la crue de ses eaux. Il fallait ou retarder indéfiniment son voyage, ou aller prendre le pont du Rhône en traversant Genève. Ce dernier parti offrait un danger encore plus grand que celui de passer le fleuve en bateau : car s'il était reconnu dans la ville de Genève, il y allait de sa vie, tant était grande contre lui et notre religion, l'animosité des calvinistes. Avant de rien décider, le saint évêque voulut consulter le Ciel. Il dit la messe avec une grande dévotion, à Saint-Julien, près de Genève ; puis, l'office terminé, avec l'assurance d'un homme à qui Dieu a fait connaître sa volonté : "Partons, dit-il, et allons à la garde de Dieu !" Il monta aussitôt à cheval, et suivi de ses compagnons, se présenta hardiment aux portes de la ville. L'officier de garde vint, suivant l'usage, leur demander le nom du seigneur qu'ils suivaient : "C'est l'évêque du diocèse," répliqua l'un d'eux auquel François avait prescrit de faire cette réponse. L'officier, élevé dans le calvinisme, n'avait jamais entendu parler de diocèse : il crut que c'était le nom de quelque évêché à lui inconnu, et écrivit sur le registre des voyageurs : "Aujourd'hui a passé l'évêque du diocèse." François et son escorte traversèrent toute la ville sans obstacles, et trouvant la porte opposée, par laquelle ils devaient sortir, fermée à cause du prêche qui se faisait à cette heure, ils entrèrent dans un hôtel où le saint attendit avec une parfaite tranquillité d'esprit que le passage fût libre. Puis il remonta à cheval, et poursuivit paisiblement son voyage.

Quand les autorités de Genève surent que François de Sales avait osé traverser leur ville, leur colère égala leur dépit. Les plus fanatiques s'écrièrent que s'il y revenait, ils lui feraient trancher la tête sur la place du Molard, où il avait naguère, dans une conférence publique, convaincu leurs ministres de mensonge et d'erreur. Quand on apprit à François ces menaces et ces fureurs, il soupira profondément et dit avec un accent angélique : " Hélas !

“ je voudrais bien mourir de leurs mains, si leur conver-
“ sion était à ce prix ; mais puisque ma vie leur est
“ inutile, que pourraient-ils gagner à ma mort.

A. BAUDON.



**M. A. Baudon Président général de la Société
de St Vincent de Paul**

Du 14 Février 1818 au 19 Juillet 1886.

LA VISITE DE MGR



L'avant-veille de ce jour terrible et solennel, le curé, son vicaire, Marthe, Catherine et les deux Noirel étaient réunis dans la salle du presbytère, et l'on calculait avec épouvante qu'il ne s'agissait pour le surlendemain de rien moins qu'une table de trente couverts, sans compter le cocher, le laquais et les chevaux de Monseigneur.

—Il n'y a pas à dire, s'écria Marthe, le poulailler est vide, et vide le cellier.

—Nous n'avons même pas un couvert d'argent pour Monseigneur, ajouta François Paty ; j'ai vendu cet hiver le seul qui me restait, pour payer les contributions du père Radigais que les huissiers menaçaient de saisir.

—Tout cela ne serait rien, murmura le vicaire, si j'avais seulement un surplus présentable.

—Voyons, monsieur Noirel, dit Marthe en se tournant d'un air résolu vers le maître d'école : vous êtes intéressé autant que personne à ce que l'honneur de la cure soit sauvé. Vous êtes marguillier, vous chantez au lutrin et sans reproche, depuis vingt ans que vous êtes l'ami des céans, vous avez mangé plus souvent de notre soupe que nous n'avons goûté de la vôtre ; nous en sommes encore à savoir de quel bois vous vous chauffez, et si l'on sert à votre table la salade avant le rôti. Faites nous voir une bonne fois que vous êtes moins ladre qu'on ne le dit dans le pays. Vous avez des écus, montrez-les.

—Moi, des écus ! s'écria M. Noirel frémissant des pieds à la tête : eh ma chère amie où voulez vous que je les preune ?

—Dans votre paillasse, dit son fils Claude d'une voix de stentor et d'un air impassible.

—Te tairas-tu, malheureux, s'écria le marguillier en lâchant un coup de pied dans les jambes de son indiscreète progéniture. Moi des écus ! répéta-t-il, c'est à peine si j'en connais le son, la forme et la couleur. Je ne suis qu'un pauvre maître d'école.

—Vous avez des écus, papa, vous en avez, dit Claude en mettant ses pieds hors de la portée des sabots paternels : vous vous levez la nuit pour les compter.

— Allons, monsieur Noirel, un bon mouvement, ajouta Marthe, videz votre paillasse, vous n'en serez pas plus mal couché pour cela.

— Mes amis, mes bons amis, s'écria le marguillier aux abois, ne croyez pas ce que vous dit ce misérable Claude : je n'ai pas le sou, je suis gueux comme un rat. Fouillez ma paillasse ; je consens à perdre ma place dans le paradis, si vous y trouvez autre chose que de la paille et des souris.

Marthe allait répliquer, mais François Paty l'interrompit d'un air sévère.

— Assez, Marthe, assez, dit-il ; je suis convaincu que s'il pouvait nous en tirer, notre digne ami M. Noirel ne nous laisserait pas dans la peine. Je ne vois que Dieu qui puisse nous prendre en pitié. Prions-le de renouveler pour nous le miracle des noces de Cana, et en attendant, aidons-nous pour que le ciel nous vienne en aide. Claude ira jeter ses filets dans la Creuse.

— Il n'y pêchera pas des surplis, murmura tristement le vicaire.

— C'est un garçon adroit qui nous rapportera, au bout de quelques heures, un bon plat de tanches et de truites saumonées. Catherine fera des beignets, Marthe des crêpes et des galettes de blé noir. Vous, mon cher Noirel, vous tâcherez de vous procurer quelques flacons de vieux vin, et moi, demain, après le prône, je me permettrai, pour la première fois, de faire un appel à la bienfaisance et à la charité de mes ouailles. Ce sont tous de bonnes âmes, et nous aurons bien du malheur si Marthe ne voit pas arriver, le soir même, du beurre frais, des œufs, de la crème, avec quelques paires de canards et de poulets.

— Et mon surplis, monsieur le curé ? demanda le vicaire en soupirant.

— Dame ! mon pauvre ami, répliqua François Paty, priez Dieu avec ferveur, peut-être enverra-t-il un de ses anges déposer un surplis neuf à votre chevet. Cependant montrez le vieux à Catherine, et voyez ensemble si l'aiguille de la petite fée n'y peut rien.

— Hélas ! monsieur, dit le vicaire, mademoiselle Catherine, qui l'a examiné de haut en bas, assure qu'il lui

serait plus facile de faire des reprises dans une toile d'araignée.

—Eh bien ! mon brave ami, répondit François Paty, avec un doux sourire, c'est absolument comme mon aube et ma soutane.

.....

Dans la soirée, le marguillier se présenta l'oreille basse, sans avoir pu mettre la main sur un flacon de vin quelconque. Enfin ce fut le tour de Claude qui entra dans la salle du presbytère, mouillé jusqu'aux os et son épervier sur l'épaule.

—Dieu soit loué ! s'écria Marthe, nous aurons du moins un beau plat de friture.

—Le voici, dit Claude en tirant de sa poche une ablette et deux goujons qu'il montra d'un air piteux.

Ce fut, on peut le croire, une consternation générale . .

—Monsieur Noirel, s'écria Marthe, laissez-vous toucher.

—Mon bon monsieur Noirel, ajouta la petite fée d'un air câlin, en lui passant ses mains sous le menton, mon bon monsieur Noirel, ayez pitié de nos embarras.

—Vous avez des écus, papa : vous en avez, dit Claude.

—Vous ne trouverez jamais, dit Marthe, une plus belle occasion de leur faire prendre l'air.

—Ce bon monsieur Noirel ! comme il est gentil ! reprit Catherine en le cajolant.

—Videz votre paillasse, papa ; videz votre paillasse, dit Claude.

—Attendez-vous, ajouta Marthe que vos écus y fassent des petits.

—Voyez qu'il est mignon ! dit Catherine en lui donnant de petits coups de sa main sur les joues.

—Cet excellent monsieur Noirel ! je savais bien, moi, s'écria Marthe, qu'il finirait par se laisser attendrir.

—Il est si bon ! dit Catherine.

—Si généreux ! ajouta Marthe.

—Il aime tant mon oncle !

—Il est si attaché à monsieur le curé.

—C'est la perle des marguilliers !

—C'est la fleur des chantres au lutrin !

—Allez, allez, poussez ! s'écria Claude ; je vous répète que papa a plus d'écus qu'il n'en faudrait pour paver la rue de Saint Sylvain.

—Mais, pendard, où les aurais-je donc pris, ces écus ? s'écria le maître d'école en se tordant les bras de désespoir. Ma bonne Marthe, ma chère Catherine, demandez ma vie, prenez ma tête, faites de moi tout ce que vous voudrez : servez-moi en daube, mettez-moi à la broche mangez-moi en salade, à l'huile ! . . . c'est comme si vous cherchiez des diamants dans la poche de ce gueux de Claude.

Cependant Marthe et Catherine le câlinaient le cajolaient, le dorlotaient, le bichonnaient. L'uneluitapait dans le dos, l'autre lui caressait les babines. Ce n'était que ce bon Monsieur Noirel par-ci, cet excellent monsieur Noirel par-là, tandis que Claude tournait autour du groupe en chantant sur un air bien connu

Papa Noirel a des écus
Qui ne lui coûte guère,
Il en a, je les ai vusetc.

Harcelé, enveloppé de toutes parts, le marguillier paraissait près de se rendre, et peut-être allait-il lâcher quelques pièces blanches, lorsqu'on entendit tout d'un coup le pas d'un cheval qui s'arrêta devant la porte de la cure. Catherine courut à une fenêtre ouverte, et avançant sa brune et jolie tête, elle aperçut un paysan qui se tenait debout près d'un bidet chargé de sacoches. La jeune fille ne fit qu'un bond de la salle à la porte du presbytère.

—Est-ce vous, demanda le paysan, qu'on appelle mademoiselle Catherine, et qui êtes la nièce du curé de St Sylvain ? — Oui, mon ami, dit la belle enfant déjà rouge d'émotion et de plaisir : qu'y a-t-il pour votre service ?

—Voici ce qu'on m'a chargé de vous remettre, répondit le paysan en déposant à terre les énormes sacs qui pendaient sur les flancs de la bête ; puis, il tira de sa poche une lettre que Catherine prit d'une main tremblante. C'est de la part de M^r Roger, ajouta-t-il, et, sans plus attendre, il enfourcha le bidet qui partit au trot avant que Catherine eût le temps d'adresser une question et d'exprimer un remerciement.

.....
Debout sur le bas de sa porte, Catherine se préparait à relire pour la quatrième fois cette lettre, lorsqu'elle fut

tirée brusquement du charme qui l'enveloppait, par les exclamations d'une joie bruyante et sauvage.

Elle se retourna et vit Marthe, Claude et son père, occupés, dans la salle, à vider les deux sacs que le messager avait déposés sur le seuil. La figure de Marthe rayonnait, celle du marguillier resplendissait ; Claude dansait autour des deux sacs, comme un cannibale autour des victimes qu'il se prépare à dévorer.

-- Une oie ! deux oies ! trois oies ! criait Marthe en tirant en effet du sac où elle plongeait son bras jusqu'au coude, trois belles oies, blanches comme des cygnes.

-- Deux services de toile ramassée ! criait de son côté le marguillier en train de vider l'autre sac.

-- Bonté divine ! un quartier de chevreuil ! disait Marthe, près de se trouver mal.

-- Justice céleste ! disait maître Noirel, deux boîtes d'argenterie.

-- Du vin cacheté ! ajoutait Marthe en déposant une à une sur le carreau vingt bouteilles au goulot enduit de cire.

-- Un paté ! s'écria le maître d'école en tombant en arrêt devant une citadelle de croûte dorée d'où s'exhalait un fumet enivrant de hachis de lièvre et de perdrix.

-- Du café ! dit Marthe, du sucre ! des liqueurs !

-- Deux carpes ! s'écria Noirel en dégageant de leur linceul de mousse et de fougère deux énormes cétacés qu'il montra méchamment à Claude pour le narguer.

JULES SANDEAU.

L'amour d'une mère

Oh ! l'amour d'une mère ! — amour
Que nul n'oublie.

Pain merveilleux qu'un Dieu partage et multiplie !
Table toujours servie au paternel foyer !
Chacun en a sa part, et tous l'ont tout entier !

Victor Hugo

Se résigner, c'est mettre Dieu entre la douleur et soi.

Mme Swetchine.

O pauvres, que vous êtes riches ! mais, ô riches, que vous êtes pauvres ! Si vous vous tenez à vos propres biens, vous serez privés pour jamais des biens du Nouveau Testament ; et il ne vous restera pour votre partage que ce *Vœ* terrible de l'Évangile : *Vœ vobis divitibus !* " Malheur à vous, riches, car vous avez reçu votre consolation ! " Ah ! pour détourner ce coup de foudre, pour vous mettre heureusement à couvert de cette malédiction inévitable, jetez-vous sous l'aile de la pauvreté ; entrez en commerce avec les pauvres : donnez, et vous recevrez ; donnez les biens temporels, et recueillez les bénédictions spirituelles ; prenez part aux misères des affligés, et Dieu vous donnera part à leurs privilèges.

C'est ce que j'avais à vous dire touchant les avantages de la pauvreté et la nécessité de la secourir. Après quoi il ne me reste plus autre chose à faire sinon, de m'écrier avec le prophète : *Beatus qui intelligit super egenum et pauperem !* " Heureux celui qui entend sur l'indigent et sur le pauvre ! " Il ne suffit pas, chrétiens, d'ouvrir sur les pauvres les yeux de la chair : mais il faut les considérer par les yeux de l'intelligence : *Beatus qui intelligit.* Ceux qui les regardent des yeux corporels, ils n'y voient rien que de bas, et ils les méprisent. Ceux qui ouvrent sur eux l'œil intérieur, je veux dire l'intelligence guidée par la foi, ils remarquent en eux Jésus-Christ, ils y voient les images de sa pauvreté, les citoyens de son royaume, les héritiers de ses promesses, les distributeurs de ses grâces, les enfants véritables de son Eglise, les premiers membres de son corps mystique. C'est ce qui les porte à les assister avec un empressement charitable. Mais encore n'est-ce pas assez de les secourir dans leurs besoins. Tel assiste le pauvre, qui n'est pas intelligent sur le pauvre. Celui qui leur distribue quelque aumône ou contraint par leurs pressantes importunités, ou touché par quelque compassion naturelle, soulage la misère du pauvre, mais néanmoins il est véritable, qu'il n'est pas intelligent sur le pauvre. Celui-là entend véritablement le mystère de la charité, qui considère les pauvres

comme les premiers enfants de l'Eglise ; qui, honorant cette qualité, se croit obligé de les servir ; qui n'espère de participer aux bénédictions de l'Évangile que par le moyen de la charité et de la communication fraternelle.

BOSSUET.

CHAPITRE

Les statisticiens commencent à exercer leur sagacité au sujet de la guerre sud-africaine. D'après eux, les conditions de la guerre ont pu changer, la stratégie a dû se transformer grâce aux armements nouveaux. Une chose reste, que personne ne peut dédaigner : c'est l'argent. L'Angleterre dépense, dit-on, dix millions de piastres par semaine pour entretenir son armée dans le sud de l'Afrique, et comme cette armée bien supérieure en nombre à celle des Boërs ne peut avoir raison de ce petit peuple héroïque, il faudra augmenter l'effectif de campagne : les dépenses suivront la même augmentation.

L'alimentation, en Angleterre, devient plus coûteuse, et on nous dit que la population de Londres dépense 120.000 piastres de plus chaque jour pour se nourrir. Malgré cela il faut convenir que les Anglais prennent gaiement la situation. Partout les collectes pour les veuves et les enfants des soldats ont atteint un chiffre considérable. Tel journal avait déjà ramassé en quelques semaines 500,000 piastres, le Lord-Maire de Londres a réuni très vite plus de 2 millions. Puis à côté de ces souscriptions qui intéressent les victimes de cette guerre, vient le côté pratique. Un commerçant a expédié soixante mille livres de plum-pudding pour que les soldats pussent, loin de leur pays, célébrer dignement la fête de Noël. Le patriotisme est beau, sous quelque forme qu'il se traduit, il est cependant permis de regretter, pour la circonstance, qu'il ait à se manifester dans une guerre où tout l'honneur restera, quoiqu'il arrive, au petit peuple qui défend son indépendance,

François Coppée continue à chanter en termes magnifiques la Patrie et la Religion. Voici la fin d'une de ses dernières poésies :

Le devoir nouveau

.....

Mais deux forces, sur notre terre,
Restent intactes pour le bien ;
L'esprit de devoir militaire
Et de sacrifice chrétien.

Nous sortirons, je veux le croire,
De la honte et du désarroi,
Par la prière et la victoire,
Le patriotisme et la foi.

Je garde l'espérance heureuse
D'un chef, d'un général vainqueur,
Suivi, sur la route poudreuse,
Des soldats qui chantent en chœur.

Et dans un rêve d'épopée,
Je vois le sauveur de demain .
Faire le salut de l'épée
A toutes les croix du chemin !

FRANÇOIS COPPÉE.



Correspondance

Recommandations de Prières

Voulez-vous avoir la bonté de faire une neuvaine avec vos bons petits enfants en l'honneur de St Joseph et St Antoine de Padoue : il y a longtemps que je suis sans emploi. Si j'obtiens ce que je demande je promets de m'abonner aux Fleurs de la Charité, de faire inscrire cette faveur dans les *Fleurs de la Charité* et promets un petit pain toutes les semaines à votre Patronage tant que j'aurai de l'ouvrage. — Une piastre pour vos enfants de la première Communion. M. C. — Soyez donc assez bon de faire faire une neuvaine par vos enfants en l'honneur du Sacré-Cœur de Jésus et de St Antoine de Padoue, pour réussite dans mes finances. Si j'obtiens ce que je demande avec ferveur, je promets \$5.00 pour vos enfants, et vingt-cinq centins par mois durant une année. Chs. B. — Veuillez faire une neuvaine avec vos petits enfants en l'honneur de la Ste Vierge et de St Antoine de Padoue pour obtenir la santé de ma femme. En retour si j'obtiens cette grâce, nous habillerons un enfant pour la première communion \$5.00. M et Mme P. L. S. — Une neuvaine, avec vos petits enfants, pour demander au bon Dieu la conversion d'un malheureux père de famille qui s'éloigne des sacrements et qui donne mauvais exemple à ses enfants. Si j'obtiens cette grande grâce je promets, pour vos pauvres, de vous donner 25 centins tous les mois pendant un an. Marie A. T. — Je me recommande d'une manière toute particulière aux bonnes prières de vos chers petits orphelins, pour la conversion et la guérison d'un homme adonné à la boisson et un changement dans ma position. Si par les prières de vos bons petits orphelins j'obtiens ces grandes faveurs, je donnerai pour la première communion \$15.00. M. L. B. — Une personne gravement malade demande à vos petits enfants de prier St Joseph pendant le mois de mars pour lui obtenir sa guérison et autres faveurs importantes. — Faites prier vos élèves pendant la neuvaine de St François Xavier pour obtenir la conversion d'un pécheur et une grâce particulière. — Je me recommande aux prières de vos enfants pour obtenir une grâce spéciale. Je promets quatre ans d'abonnement aux "*Fleurs de la Charité*". — Recevez une piastre et faites prier pour une mère de famille menacée de perdre la vue. — Je promets \$10.00 à St Antoine pour vos enfants, si je réussis dans mes affaires. L. D. — Veuillez donc s'il vous plaît faire une neuvaine à St Joseph et à St Antoine de Padoue, avec vos petits enfants pour obtenir une grâce spirituelle et temporelle, conversion et bon résultat. Si j'obtiens ces deux grâces, je promets \$3.00 pour vos pauvres, et davantage si les affaires vont comme je le désire avec publication dans les *Fleurs de la Charité*. Une abonnée. — Voulez-vous avoir la bonté de commencer une neuvaine à la Ste Vierge et à St Joseph avec vos petits enfants pour obtenir la guérison spirituelle de trois personnes: je promets une piastre à St Antoine pour vos enfants pauvres, si j'obtiens la grâce demandée je serai aussi connaître cette faveur par les *Fleurs de la Charité*. — Veuillez prier pour le règlement d'une faillite. — J'ai reçu cette semaine les *Fleurs de la Charité* je n'y suis pas abonné et je paierai cet abonnement seulement si j'obtiens d'ici à la fin de mars la position que je demande. Je m'abonnerai pendant au moins deux ans et je vous enverrai aussitôt que je le pourrai \$5.00 pour vos pauvres. — Une neuvaine à la bonne Ste Anne par vos enfants pour obtenir la guérison d'une maladie grave. Guérison obtenue j'habillerai un enfant de la première communion et un autre l'année prochaine. Gaudioso P. — Une neuvaine en l'honneur de St Antoine de

Padoue pour obtenir la place que j'ai en vue. Si j'obtiens cette place je promets une piastre que j'enverrai dès que je travaillerai. J. J.—Ayant une grande confiance dans les prières de vos petits enfants, je viens vous demander de faire une neuvaine pour les âmes du Purgatoire et à la Ste Vierge pour garder ma place et connaître ma vocation, si je suis exaucé je promets une aumône —Faites prier vos petits enfants en l'honneur de St Joseph, de St Antoine, de St François d'Assise, et de l'Enfant Jésus Miraculeux de Prago pour une décision de deux affaires importantes. Je promets une obole pour vos enfants pauvres pour la première communion si j'obtiens quelque chose. Une abonnée—Faites prier vos petits enfants pendant une neuvaine en l'honneur de l'Enfant Jésus Miraculeux de Prago. Je promets cinq piastres pour aider vos petits enfants si j'obtiens cette grâce, d'ici au premier de mai prochain. E. M. B.—Veuillez avoir la bonté de faire faire, par vos petits protégés, une neuvaine pour moi en l'honneur de St François Xavier, pour lui demander de me venir en aide dans mes entreprises concernant ma vocation. Si par l'entremise des prières de vos petits enfants j'obtiens la grande grâce que je demande, je promets de prendre un abonnement de 3 ans à votre revue des *Fleurs de la Charité* et de faire publier cette grâce dans vos Annales et sur les journaux. Je vous enverrai de l'argent pour vos pauvres. L. B.

Reconnaissance

\$5.00 pour habiller un enfant de la première communion en action de grâces pour une guérison. Continuez vos prières pour le complet rétablissement. Mme B.—Action de grâce pour faveur obtenue par l'intercession de St Antoine de Padoue. Mlle A. R.—Ci-inclus 50 cts pour vos petits enfants pauvres. S'il vous plaît de mettre dans vos annales remerciement à Ste Anne et à la Ste Vierge, St Antoine et St Joseph pour une guérison. Mme L. L.

